

# Mohand Mekboul

## passager des nuages

Histoire d'une migration commune et pourtant singulière<sup>1</sup>

Par Arezki METREF \*

A Sahra,  
A la mémoire de Chérif



« Assen mi y-gren aâwin  
trun lwaldin  
nekwni d-abrdi ar leywerba »

« Le jour du viatique,  
les pères pleurent  
nos pas déjà dans l'exil »

**Mohand Ou Mhand**

*Ce matin de 1932, Mohand Mekboul se lève aux aurores. Ses yeux se posent sur le même édredon de nuages bleutés ondulant au-dessus du gouffre de la mer léchant les falaises d'Aokas. Tala Melloult, le village des ancêtres, un hameau niché dans les frondaisons de chênes et de pins, surplombe la côte. A mesure que le brouillard se laisse percer par le soleil sortant des monts crénelés de Ziama, blanche, roulant des friselis d'écume, la mer lui apparaît, familière. Et étrange, pourtant ! Il se demande, depuis quelques temps, comment sont les rives de « l'autre côté ». Lui, le montagnard dédaigné par la civilisation, le locataire des nuages, il rêve d'ouvrir la cage de la misère et de l'ignorance, dans laquelle il est assigné, et de s'envoler à la conquête des villes – les leurs –, celles de cette rive, mais aussi, pourquoi pas, celles de l'autre. De ce guet céleste, la vue est splendide, mais cette splendeur ne nourrit pas son homme. Mohand boucle ses dix-neuf ans. Il aura tout fait pour survivre. Pas plus que les garçons de sa génération, et des précédentes, Mohand n'est scolarisé. Son grand-père, Mouloud, son père, Akli, et tous les hommes de Tala Melloult, sont « cultivateurs ». Cet euphémisme désigne les survivants qui pratiquent la petite agriculture consistant à disputer à la rocaille quelques plantes et fruits, des olives et des figues.*

## Hors dossier

*Avec son ami Saïd U'l'Hocine Melloult, tambourinaire (adabel) par passion et gardien de chèvres par division du travail tribale, Mohand erre de village en village, saltimbanque volontaire pour insinuer un peu de gaieté dans les mariages plombés par le double verrou des traditions et de la misère. Les deux compères descendent à Tagouba, le chef-lieu de la commune où Mohand est inscrit à l'état-civil à la date de naissance du 26 avril 1913. Ils poussent jusqu'à Souk-el-Khemis, le marché hebdomadaire, et même jusqu'à Aokas.*

*Mohand s'enhardit. Il quitte le nid pour papillonner d'un petit boulot à l'autre, trop jeune et pugnace pour se laisser gagner au fatalisme partagé par les victimes de la domination coloniale sommées d'intérioriser leur infériorité. Chez les colons de la plaine de Bougie, il enchaîne les tâches de saisonnier. Parfois, il bricole au port, d'où il voit la proue des paquebots couper la mer comme la matrone tranche le cordon ombilical. Et il sait que ces grands bâtiments arrimés sous le regard ambigu de Yema Gouraya sont chargés de biens et d'heureux élus, ses semblables, qu'ils s'en iront déposer sur l'autre rive. Il pressent que, un jour, ce sera son tour de se*

*tenir debout sur le pont du bateau et de saluer de la main le cirque de collines qui, depuis des millénaires, forme le berceau de son ascendance. Et lorsque ce jour arrive, il est à la fois surpris et rassuré. Surpris de la douleur de la césure qui allait le séparer des siens. Et rassuré, comme si le départ était écrit (yakthav) et devait advenir. Inéluctablement.*

*Ce matin, plein d'une détermination qu'il a passée la nuit à affermir, il s'avance vers Akli ben Mouloud Mekboul, son père : "– Jevais partir, mon père !". Il n'a pas besoin de préciser la destination. L'apocalypse qu'il redoutait ne se produit pas. Le père pose un regard soucieux sur Tassaâdit Ouaret, son épouse, puis il bénit l'aîné de ses garçons<sup>2</sup>.*

*Deux ans après la célébration fastueuse du centenaire de la colonisation, jamais l'avenir ne paraît aussi compromis aux jeunes colonisés. L'extrême pauvreté qui sévit en Kabylie n'épargne pas Tala Melloult. Dans les villages, la nourriture se réduit aux glands (avaloud).<sup>3</sup> Les parents vieillissent. La récolte de l'année ne suffit plus. Rester ? C'est se condamner à reproduire cette survie qui n'offre qu'une issue, une seule : la même reproduction de la même sur-*

*vie jusqu'au vertige de la fatalité ! La décision de partir, annoncée de but en blanc, il a dû la mûrir. Combien de fois a-t-il prononcé en son for intérieur ces mots par lesquels il comptait convaincre son père ? Le moment venu, pourtant, il le dit simplement.*

*Autour de Mohand, on parle déjà de la France comme d'un pays de cocagne. Mais personne, dans la famille ou parmi les habitants de Tala Melloult, n'a encore jamais fait le voyage. Un processus<sup>4</sup> migratoire est enclenché depuis le début du siècle. Des raisons économiques liées à la colonisation obligent les Algériens à vendre leur force de travail en France. Les premiers migrants sont des paysans qui quittent leur campagne pour améliorer l'ordinaire, non pas le leur propre, mais celui des familles. Ils partent pour des périodes précises et reviennent avec la perspective de repartir.*

*Mohand rencontre quelques uns de ces « migrants ponctuels ». A Souk-el-Khemis, il les entend raconter combien la France est riche, et comme elle est dure. Il écoute aussi les amis d'Izouman, le village voisin, comme Saïd U'Slimane Azamoun et son frère Hamed, des membres de la tribu des Aït Melloul éparpillés à tra-*

## Hors dossier

*vers les hameaux qui s'accrochent aux pitons alentours. Comme la soif génère les mirages, la misère en Kabylie fait miroiter l'éden de la France. Tout s'y rapporte. Pas de doute : si le paradis, rançon de la sainteté, a une annexe terrestre, c'est en France. C'est la France.*

*Avec Saïd U'l'Hocine Melloult, un Mendil et son cousin Akli U' Khellaf Mekboul, tous trois de Tala Melloult comme lui, Mohand fait partie des premiers émigrés d'un village qui, soixante dix ans plus tard n'aura plus aucun habitant<sup>5</sup>. Pour l'heure, les pionniers se rendent d'abord à Alger – c'est déjà un grand voyage – pour se faire recruter. Puis ils prennent le bateau, promesse d'embauche en poche.*

*Marseille. Pourquoi atterrit-il à Marseille ? Il trouve très vite un travail à la Générale Sucrière de Saint-Louis, dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement. Dans les débuts, les quatre amis restent ensemble, en cette posture grégaire qui façonne l'immigration algérienne – toute immigration – par le regroupement par villages. Ils logent dans des petits hôtels ou des garnis, à proximité des usines. Entre amis ou cousins originaires de Tala Melloult ou des villages de la tribu, ils*

*consacrent leurs loisirs au cinéma, qu'ils découvrent. Ils se réunissent chez Zohra El Krim dont le café, rue Bernard-Dubois (1<sup>er</sup>), près de la gare Saint-Charles, tient lieu, pendant la Résistance, de point de contact. Pour eux, c'est l'agora du village transplantée dans l'exil, c'est tamurt reconstituée en succédané. Ils reçoivent des nouvelles du village et en donnent grâce à la mobilité des hommes prescrite par la « migration noria ». Comme à tajmaat, l'assemblée du village, dont le café est un des prolongements, ils concluent des alliances, dénouent des litiges, délibèrent sur des questions qui concernent le village lui-même ou sa reproduction communautaire dans la région de Marseille. Avec l'aide des écrivains publics, ils prennent connaissance du contenu des lettres reçues du village et en envoient à leur tour.*

*Un moment arrive où les inséparables se séparent. Mohand, le premier, fait cavalier seul. La raffinerie Shell de Berre-L'Etang embauche. Il postule. Il est pris, intégrant, ce faisant, une manière d'aristocratie ouvrière. Peu de travailleurs immigrés d'Afrique du Nord accèdent à l'industrie nouvelle de la pétrochimie. Ils forment plutôt la main-d'œuvre banale de manœuvres, de portefaix,*

*de dockers, interdits de spécialisation. Les autres, les compagnons de Mohand, demeurent à Marseille. Dans les années 50, certains d'entre eux font venir, eux aussi, leurs familles de Tala Melloult. Et faute de mieux, ils occupent, pour certains, les bidonvilles du 16<sup>ème</sup> arrondissement avant d'aller peupler les HLM et les cités dites "d'urgence", topographie de cet entassement ghettoïque qui constitue aujourd'hui les quartiers Nord de Marseille.*

*A la raffinerie, Mohand apprend à couler de la paraffine, dérivée du pétrole<sup>6</sup>. Il occupe une pièce dans un foyer – juste un baraquement, en fait – alloué aux ouvriers de l'usine, du côté de l'ancienne gare. C'est la cité Nord. Le toponyme entre dans le Récit que les immigrés de Berre-L'Etang transmettent de leur histoire. Lorsque le travail lui laisse du temps, Mohand retrouve ses compatriotes dans l'un des deux substituts de taddart, le village originel devenu lieu mental, que sont le « Sergent », un café kabyle tenu par Alalli, ou le « Layache », le bar qui arbore sur son enseigne le nom de son propriétaire. Ils sont situés dans le Vieux Berre. C'est dans ces deux cafés que chante, fin des années 50 et début des années 60, Slimane Azem<sup>7</sup>,*

## Hors dossier

qui habite alors les Barjaquets. Le barde est déjà le héraut du déracinement forcé des Kabyles condensé dans Ighorba, vocable désignant à la fois l'exil et l'occident.

Les premières années, Mohand retourne au village chaque fois qu'il le peut. Deux ans après son installation en France, il est de retour à Tala Melloult où, à 21 ans, il épouse en 1934 Tassaâdit Tighzert, une très jeune orpheline de 13 ans. En revenant à Berre-L'Etang, il n'a que cette idée en tête : « Si Dieu me donne un garçon, j'en ferai un ingénieur ! ». En dépit de son illettrisme, il est promu chef d'équipe. C'est une époque où il est rare qu'un ouvrier non-français atteigne ce niveau de responsabilité. Maurice Dien, son chef de secteur, devient sur la durée un collègue de la maîtrise. Plus tard, Chérif, l'aîné de ses garçons, fréquentera la même école à La Fare les Oliviers que l'aîné Dien, ce qui raffermira les liens entre les deux hommes.

Mohand travaille comme un forcené, mais s'implique dans les luttes syndicales<sup>8</sup>. La familiarisation aux rapports de travail modernes dans l'industrie est, pour lui, concomitante avec l'apprentissage de la défense des droits des travailleurs. Il n'en-

tend pas se laisser exploiter. D'autant qu'entre Shell et lui, il a senti que, dès le premier regard, c'est pour la vie. Pourtant, lorsque ses frères arrivent de Tala Melloult pour grossir le contingent des immigrés, il se fait débaucher pour laisser sa place à Saïd. Trois ans durant, il recouvre le poste de ses débuts à la Générale Sucrière de Saint-Louis. Mais il revient à Shell où il fait embaucher Hocine, son autre frère. Au long de sa carrière, Mohand aidera nombre de ses proches à trouver du travail dans la pétrochimie. Lorsque, à 18 ans, plus tôt qu'il ne le souhaitait, Chérif, son fils, entre dans le monde du travail, sans avoir décroché ce précieux diplôme d'ingénieur au grand désespoir de Mohand, ce dernier le fera recruter à la raffinerie. Chérif n'a jamais oublié la correction que lui a infligée le père déçu, devant Mr Richard, le directeur de son école, lorsqu'il n'a pas obtenu le certificat d'études en 1958.

Mohand ne rate pas l'occasion de revenir à Tala Melloult. Il rend visite à ses parents, aux besoins desquels l'émigré qu'il est subvient désormais, et, depuis son mariage, à sa jeune épouse. Le retour au pays est régulier. Il y consacre ses congés annuels. D'autres raisons l'y conduisent comme les ma-

riages dans le village ou certains travaux agricoles.

Il s'y trouve en ce mois de mai 1945. La région est en effervescence en prévision de la célébration de la Libération. En réponse à la revendication indépendantiste clamée par les manifestants de Sétif, Guelma et Kharrata, on donne la troupe. Dans les gorges de Kherrata, à quelques kilomètres à vol d'oiseau de Tala Melloult, des centaines d'Algériens sont balancés dans le vide. Des colons, appuyés par l'armée, lancent des raids meurtriers contre les villages, qu'ils rasant. Tala Melloult reçoit leur visite. Mohand, qui en réchappe, revient en France, probablement avec la conscience de la vulnérabilité de la condition de colonisé et cette lucidité en vertu de laquelle il ne faut rien attendre de la colonisation. Pour la majorité des Algériens, mai 1945 est comme la réponse négative à une évolution vers l'indépendance par des moyens politiques.

Nous sommes en 1947. Quinze ans après le début de son immigration d'homme seul, Mohand singularise définitivement son destin de migrant. Il charge Saïd, son jeune frère, d'aller à Tala Melloult chercher son fils. Chérif a trois ans lorsqu'il prend le bateau en compa-

## Hors dossier

gnie de son oncle. Il effectue la traversée, vêtu de la gandoura qu'il porte d'ordinaire pour jouer à travers les venelles de Tala Melloult. A Berre-L'Etang, il n'arrive pas dans une famille. Il est pris en charge collectivement par la communauté masculine de la cité Nord. Pour s'occuper de l'enfant, Mohand lui-même, Hocine et Saïd, ses frères jumeaux, un cousin éloigné et des amis, locataires du foyer, se relayent en une organisation spécifique, en raison du caractère exceptionnel de la situation pour des ouvriers d'usine dont la vocation est seulement de donner leur force de travail et de récupérer. Pas de place pour quelque autre activité que ce soit. Chérif est confié à la garderie de l'école Bruny, tout près de l'usine Shell. Mohand peut commencer à mettre à exécution le projet de le scolariser afin d'en faire, le moment venu, un ingénieur. C'est le but de l'opération.

La conciliation entre le rôle de travailleur immigré, vivant dans un foyer, et celui de père de famille qui doit élever son fils et veiller à son éducation, va durer 4 ans. L'expérience influe, de toute évidence, sur la vision que Mohand projette de sa présence en France. Il ne se voit plus seulement comme un travailleur missionné par la famille de Tala Melloult pour

la provisionner en liquidités. Il est dans un début de transgression : l'individu encore relié à la famille agnatique conquiert déjà la liberté de tirer des plans personnels. Ce type d'hérésie, pour anodin qu'il paraisse, fonde néanmoins, progressivement, une nouvelle architecture de l'immigration. Si le regroupement familial est une conquête sur l'administration française, il l'est tout autant sur la structure villageoise kabyle qui appréhende le risque de désagrégation.

En 1951, Saïd, le jeune frère, décidément commis au convoi, est de nouveau mandaté par Mohand. Sa mission, cette fois-ci, est d'accompagner depuis Tala Melloult Tassaâdit. L'épouse de Mohand foule le sol français, accompagnée de ses deux filles, Fatima et Olia, âgées de 6 et 4 ans. Elle est enceinte de Medgid, qui naît en France en 1952. On propose à Mohand un corps de ferme, rue du Fenouil, aux Barjaquets. Il s'y installe. Le village est dépeuplé. A peine une dizaine de familles, toutes françaises, composent une population clairsemée à travers les coteaux. Tassaâdit ne parle pas un mot de français. Elle exhale l'odeur de la terre, mais de l'autre terre, celle de Tala Melloult. Pour atténuer le violent dépaysement, Mohand tente de lui

recréer quelque chose de la vie des origines. Un jour, il entre à la maison, trois chèvres blanches au bout d'une corde. Fatima et Olia, les petites dernières, jouent les bergères, comme elles l'auraient fait à Tala Melloult. La différence, c'est qu'aux Barjaquets, elles vont à l'école. Tassaâdit, elle, traite le beurre. Les chèvres aident à faciliter la transition entre la vie à Tala Melloult et sa transposition aux Barjaquets.

Ni Mohand ni Tassaâdit ne se doutent, en s'installant aux Barjaquets, qu'ils ouvrent non pas le logement provisoire que la famille immigrée occupera le temps de sa présence en France, mais bien la maison familiale, ce qui deviendra axxam el ajdud (le foyer ancestral). Cinquante ans plus tard, cette maison représente pour leur descendance le repère tangible qui ravale dans les limbes du mythe Tala Melloult.

Pour autant, Tassaâdit se morfond. Elle se claquemure dans ce mutisme qui se lit comme un désarroi. D'avoir laissé derrière elle sa fille aînée, Djamilia, ajoute à son abattement. Toujours entreprenant, Mohand retourne à Tala Melloult en 1955. Il revient en France avec sa fille Djamilia, âgée de 20 ans, et le premier né de cette dernière.

## Hors dossier

*Le bébé a 9 mois. Le mari de Djamila vivait déjà en France, dans un foyer à Berre-L'Etang. Pour rapprocher la fille de sa mère, Mohand met deux pièces de sa maison des Barjaquets à la disposition du jeune couple. La famille s'élargit, la maison s'étend, les racines plongent un peu plus dans la terre de France.*

*Sans dresser d'obstacles à « l'intégration » des siens, Mohand continue de vivre à la « kabyle ». Il est sur le qui-vive, traquant les éventuels effets dissolvants de la société française sur sa famille dont il veut sauvegarder l'intégrité traditionnelle. Les enfants vont tous à l'école. La plupart d'entre eux comprennent le kabyle, sinon le parlent. Spatialement détaché de la communauté, il entretient cependant des liens avec elle. Tous les week-ends, les familles de Tala Melloult s'invitent les unes les autres. Mohand participe à Tafraqt, cotisation pour rapatrier au village le corps des immigrés décédés en France. Aux premiers temps, les immigrés originaires de Tala Melloult, peu nombreux et sans expérience de l'organisation en exil, partagent Tafraqt avec les natifs de villages voisins organisés autour des gens de Tagouba. Puis, dans les années 1940, Hamed U' Mohand Djouder meurt. C'est le pre-*

*mier « mort » de Tala Melloult en France. Les travailleurs de Marseille et des environs, originaires du même village, décident d'instituer « leur » Tafraqt. C'est à Ali U' Khellaf Mekboul, un cousin de Mohand, qu'échoit la collecte auprès des Mekboul, tandis qu'Ali U' l' Hocine Melloult, de Marseille aussi, est chargé de l'assurer auprès de membres de l'autre grande famille, les Melloult.*

*Le temps où Mohand est chargé de collecter Tafraqt arrive très tôt dans sa vie. Cette tâche qui revient aux hommes âgés, il en hérite, lui, assez jeune. Son caractère fort et réservé, peu communicant, secret même, son visage d'homme au menton volontaire et au regard déterminé, sa capacité à prendre des décisions en analysant les choses sur le double plan des codes kabyles et des intérêts de sa communauté en France, tout cela lui octroie précocement une aura d'amghar (patriarche), doué de la sagesse de dénouer toute situation. Qu'il acquiert, ce faisant, un statut de leader conforme à sa stature est dans la logique des rapports traditionnels à l'intérieur de la communauté.*

*Mais pas seulement. A Shell, il occupe un poste de responsabilité. L'ancienneté*

*et le charisme aidant, il exerce, à son corps défendant, un ascendant sur ses collègues. Aux Barjaquets, le double handicap d'être kabyle et illettré ne l'empêche pas d'avoir avec le voisinage français des relations de grande qualité. Il est apprécié pour sa rigueur éducative. On s'adresse à lui comme au sage du hameau. Ce leadership naturel va jouer aussi pendant la guerre d'Algérie. Le FLN considérant l'immigration algérienne comme une banque, un système de collecte est tissé sur l'ensemble du territoire hexagonal. Pas un bourg n'échappe à la levée de « l'impôt révolutionnaire ». Mohand est chargé de la collecte auprès d'un rayon de compatriotes. Une fois l'argent recueilli, il remet « la valise » aux responsables du FLN du secteur. C'est une façon de jouer le rôle de trait d'union dans la communauté et de travailler pour l'indépendance de l'Algérie<sup>9</sup>.*

*Aux Barjaquets comme à Shell, Mohand encaisse seul le choc. Il essaye de préserver ses enfants de cet écartèlement entre les deux rives qui fait le territoire mental de l'immigré. Un territoire agité de petits et grands heurts, d'antagonismes tenaces, de valeurs parfois contradictoires. Tant qu'à faire, il mixe les habitudes, françaises et*

## Hors dossier

*kabyles, celles-ci pour survivre soi-même et celles-là pour qu'elles survivent, elles. L'une dans l'autre, cela donne du cocasse. Sur sa Motobécane, marron et noire ou sur sa Moto-Confort, qu'il conduit engoncé dans sa canadienne en cuir et son casque fourré de laine d'agneau, il mène à l'arrière son épouse, vêtue d'une robe kabyle et, par moment, portant un enfant dans le dos. Quand, dans sa 403 et, plus tard, dans sa 204 break, il conduit toute la famille à la mer, son épouse est certes autorisée à se baigner, mais sans quitter sa robe. Posséder une voiture trahit l'appartenance à cette aristocratie ouvrière qui admet avec parcimonie les travailleurs immigrés.*

*Mohand obtient, au bout du troisième essai, le 16 octobre 1960 son permis de conduire sous le n° 60-7440. Son fils Chérif n'en est titulaire que trois ans plus tard. L'analphabétisme de la plupart des immigrés de la génération de Mohand faisait incomber la responsabilité de conduire au fils aîné, exceptionnellement à la fille aînée, ayant fréquenté l'école. Dans les cas rares comme celui de Mohand, l'examen est « adapté ». Le code se passe in situ, en même temps que la conduite. Cela consiste à interpréter les panneaux au moment où le stagiaire con-*

*duit. Quand Mohand arrive à un croisement, l'inspecteur lui demande de dire à qui revient la priorité.*

*Mohand a des hobbies de « français moyen ». Il chasse (Permis de chasse n° 612, le dernier en date du 3 août 1968), court les salles de vente d'où il ramène un peu n'importe quoi : des lots de vêtements que les enfants boudent, des chaussures de marque quelquefois dépareillées. Des livres aussi. Peu importe le contenu. En promenant le doigt sur la reliure, il s'extasie : "– Ils sont en cuir, c'est des bons livres". Une fois, il rentre avec une valise entière de livres, au grand bonheur de ses filles, qui aiment lire. A l'instar des paysans privés d'instruction, Mohand a un profond respect pour l'étude. Le livre, qui lui est inaccessible, est un objet qui confine à la sacralité.*

*Mohand contredit le lieu commun de l'immigré kabyle fagoté. Élégant, il porte beau dans son costume qui est soit un complet, soit un pantalon et une veste en tweed sur une chemise blanche impeccablement repassée. Agrafée à sa poche droite, sa médaille d'or, symbolisant un coquillage, mentionne le nombre d'années d'activité chez Shell. Autre singularité pour un immigré kabyle : Mohand*

*est médaillé d'honneur de donneur de sang. "Pour sauver des vies", dit-il. Pourtant les immigrés rechignent à le faire au prétexte qu'il faut d'abord sauver la sienne.*

*Lorsque le docteur Gérard Castel vient soigner Mohand à domicile, le dialogue est immuable :*

*– Alors, Monsieur Mekboul qu'est-ce que vous avez ?*

*Mohand répond en roulant les « r » :*

*– C'est toi le doctourr, c'est pas moi, c'est toi « qué porrté le carrrtable », non ?*

*Cartable, docteur : autant de références à l'instruction. Pour rattraper la frustration de sa vie, Mohand ne se contente pas d'envoyer ses enfants à l'école. Il fait des incursions, sans prendre rendez-vous, dans l'établissement pour se rendre compte de leur évolution. Quelquefois, il règle le problème sur le champ. Un jour, il débarque au collège Paul-Langevin de Berre-L'Etang, où Sahra est scolarisée. L'enseignante rapporte un problème de discipline :*

*– Si ça va pas, tu lui donnes des punitons, lui dit-il.*

*Dans le même moment, il s'adresse à sa fille :*

*– Vous n'êtes pas honte !*

*La confusion du tutoiement et du vouvoiement est*

## Hors dossier

*courante chez lui comme chez de nombreux immigrés kabyles, dont la langue maternelle ne recourt en aucun cas au vouvoiement. Parfois, il contrôle les cahiers d'écopier. Et chaque fois qu'il voit une annotation à l'encre rouge, il en déduit que c'est une mauvaise appréciation. Lorsque Sahra, son avant-dernière fille, passe avec succès l'examen de 6ème, ce n'est pas au supermarché qu'il achète les affaires nécessaires pour le collègue. C'est carrément chez Gilles, le papetier de Berre-L'Etang où le moindre crayon à mine coûte trois fois plus qu'en grande surface. Mais pour un événement pareil, Mohand ne compte pas. Sahra n'oubliera jamais le cartable en cuir véritable que Mohand se saigne pour lui offrir.*

*Cette admiration pour les gens instruits, doublée de la rigueur employée à l'adresse de ses enfants dans le contrôle de leur progression scolaire, provient évidemment de sa souche paysanne. D'ailleurs, l'immigration pour Mohand, c'est aussi l'immersion dans un monde de « papiers », donc d'écriture, donc d'instruction. Or, il n'en a pas.*

*A son arrivée en France, il loue les services d'un de ces écrivains publics officiant dans les cafés. Puis, il se fixe*

*sur Cheikh Hocine, un écrivain public qui a fréquenté l'école française en Algérie, rompu au courrier administratif. Plus tard, ses filles rédigeront ses courriers. Mohand entretient un rapport intime avec tous ses documents. Bien qu'analphabète, il les connaît par cœur, classés par administration<sup>10</sup>.*

*Après plus de trente ans en France, Mohand demeure le paysan « bou niya »<sup>11</sup>. L'honnêteté est une de ces valeurs sans lesquelles le monde pour lui ne tiendrait pas. Une fois par semaine, il s'approvisionne en légumes chez un producteur de La Fare les Oliviers. Mohand ramasse lui-même les légumes et le prix s'établit sur la base de la confiance mutuelle. Mustapha, son plus jeune garçon, qui l'accompagne souvent pour faire son marché, subtilise un jour une grappe de raisins. Quand Mohand s'en aperçoit, le coupable reçoit une correction et un sermon. Et le lendemain, Mohand oblige son fils à présenter des excuses au paysan.*

*L'observance des ces règles morales s'inspire aussi de ce fonds d'islam kabyle qui privilégie davantage les valeurs que les rituels. Ces valeurs guident Mohand et déterminent, en dernière instance, sa conduite tout au long de sa vie. En 1971, à*

*l'orée de la soixantaine, il accomplit le pèlerinage à la Mecque. Un acte identitaire qui, par-dessus tout, surligne ce rapport ambivalent à « l'intégration », sinon à la France. Il admire la France, certes. Mais elle l'effraie, parsemée qu'elle est de tentations pour les enfants. Pour conjurer cette peur de l'inconnu, il se replie sur des valeurs qu'il connaît et maîtrise. Il inflige dès lors une éducation sévère à ses filles, les aînées contraintes à des mariages arrangés.*

*Mohand abandonne-t-il, (et quand ?), le culte du retour, classique pour tout immigré de ces générations-là ? Il économise toute sa vie pour construire sa maison de Tala Melloult. En 1963, il achète même une maison à Béjaïa dans le cas où la conséquence de l'indépendance de l'Algérie entraînerait le retour obligatoire des immigrés dans leur pays. Mais il ne profite ni de l'une ni de l'autre.*

*Longtemps, il aura écouté ce poème où Slimane Azem implore : « A ssalah izdeyn idurar/ Idurar t-tmurt nney/ Txilwen deggert i d amrar/ tedeum i iyi ad n uyaley/ aqli iherr iyi lebher/iherr iyi af anda luley » (« O saints gardiens et résidents des montagnes/ Des montagnes de mon pays/ De grâce lancez-moi une corde/ Et priez pour que*



## Hors dossier

*je retourne chez moi/Me voici l'otage de la mer/Quim'isole de ma terre natale »).*

*Il décède à l'âge de 63 ans, le 26 octobre 1976. Il est enterré dans le cimetière pentu d'Izouman, au-dessus de son village natal, Tala Melloult. Mais de reposer dans la terre de ses ancêtres a-t-il mis fin à son exil ? Non, sans doute ! Dès lors que ses racines kabyles, auxquelles il sera resté attaché toute sa vie, se muent en territoire mental erratique, il est difficile de les rapatrier dans l'état où la nostalgie voudrait les conserver. Elles continuent à se transformer avec ses enfants et ses petits enfants. Et comme ces nuages, dont il fut un passager, elles reviennent à la source, avec la même force peut-être, mais jamais dans la même forme.*

\* Arezki Metref est journaliste et écrivain. Dernier ouvrage paru : « Douar », Domens, 2006

(1) Des récits de vie racontent l'émigration-immigration, révélant les conditions différentes qui plaident en faveur d'une approche d'une population diversifiée par ses diversités. Chaque histoire est certes singulière, et commune en même temps. Celle de Mohand Mekboul présente cependant, sous réserve d'une recherche plus précise, plus de singularités que de traits communs avec les parcours de la majorité des migrants de sa génération. Un certain nombre de caractères sociaux en rapport avec ce qui l'on nomme aujourd'hui « l'intégration » la particularisent. Il procède de sa propre initiative au regroupement familial en faisant venir sa famille dès le début des années 50. Ensuite, il prend le risque de vivre en dehors des zones d'habitat des

immigrés. Il acquiert une petite maison dans un hameau, les Barjaquets, en surplomb de Berre-L'Etang, où il installe la première famille kabyle de l'histoire du village. Bâti sur une colline que coiffent les nuages, ce hameau ressemble, à bien des égards, à son village natal de Tala Melloult. Etrange destin d'errance d'une colline à l'autre pour résumer la tragique trajectoire de la migration !

C'est bien pour cette particularité de « passager des nuages » que je me suis, entre autres, intéressé à ce parcours. Mohand Mekboul ayant disparu depuis 30 ans, je me suis informé, pour reconstituer sa biographie, auprès de ses enfants, essentiellement de sa fille Sahra. Cette dernière a eu un entretien au mois d'octobre 2006, à ce propos, avec son frère aîné, Chérif, qui devait décéder quelques jours plus tard.

(2) Le fait d'être l'aîné des garçons explique sa charge de soutien de famille. Il est le 3ème enfant d'une fratrie de 6. Ses sœurs et frères : Taos, Fatma, Smaïel et Hocine (jumeaux), Saïd.

(3) « *A part cela, on a la faculté de se verdier les gencives avec toutes les herbes mangeables que l'on rencontre aux champs; on est libre aussi de se remplir le ventre à tous les ruisseaux limpides qui dégingolent des coteaux et l'on peut, en guise de primeurs, manger toutes les prunes, les pommes et les poires encore vertes que les dents peuvent supporter* ». C'est en ces termes que Mouloud Feraoung témoigne sur cette époque dans « *Le fils du pauvre* », écrit en 1939 et publié en 1950 dans une première édition à compte d'auteur. Repris par le Seuil, ce roman devient un « classique » de la littérature algérienne de graphie française. Mouloud Feraoung, né le 8 mars 1913, est instituteur. Il est assassiné à Alger par l'OAS le 15 mars 1962, à quatre jours du cessez-le-feu qui mettait fin à la guerre en Algérie et à la colonisation du pays par la France.

(4) Abdelmalek Sayad baptise le premier temps de ce processus – qui s'étale sur trois phases – « *la première génération* ». Elle commence à la naissance du 20ème siècle et se termine à la fin de la Seconde Guerre mondiale. La « *migration noria* », somme de séjours plus ou moins brefs, écartait la possibilité d'un enracinement en France.

(Abdelamek Sayad, « *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances l'immigré* », Seuil, 2003)

(5) Arezki Metref, « *Tala Melloult, la source du silence* », *Le Soir d'Algérie* du 18 octobre 2005.

(6) L'immigration de Mohand coïncide avec la naissance d'un complexe industriel (1928-1938) dans le sud de la France. Le pétrole s'infiltre dans le tissu économique de la région marseillaise. A la faveur de l'intervention active de l'Etat dans le secteur pétrolier, à partir de la Première Guerre mondiale, le complexe pétrochimique se met en place sur les rives des étangs de Berre et Caronte. L'activité pétrolière va connaître un essor important et une croissance rapide.

Sur la lancée de cet essor, de nouvelles entreprises s'installent sur les rives de l'étang de Berre (Naphchimie, Shell-Chimie, Esso, Impérial Chemical Industries) et les importations d'hydrocarbures augmenteront jusqu'à dépasser les 80 millions de tonnes à la veille du choc pétrolier de 1973.

(7) Slimane Azem (1918-1983), chanteur et poète fabuliste kabyle, vint en exil en France dès

1942. Contrainé au STO en Allemagne pendant l'occupation allemande, il sera ouvrier sidérurgiste, gérant de café à Paris puis en Lorraine. Il mènera une vie d'errance à travers la France, se produisant dans les cafés kabyles. Il chante l'exil kabyle, la nostalgie de *tamurt*, les bouleversements sociaux ainsi que les troubles entraînés par la colonisation et la décolonisation. Par la contestation, l'exaltation de l'identité des siens, la dénonciation de l'ordre colonial, il a des points de ressemblance avec le poète Si Mohand Ou Mhand, dont il revendique la parenté poétique. A l'indépendance de l'Algérie, la diffusion des chansons de Slimane Azem est interdite dans son pays. Ce qui ne l'empêche pas d'acquiescer une immense popularité autant parmi les Kabyles d'Algérie que de la diaspora, symbolisant les racines pour les uns et l'exil pour les autres et le combat pour l'identité pour les uns et les autres.

(Voir la biographie que lui consacre Youssef Nabib, « Slimane Azem, le poète », Edition Zyriab, 2002, Alger)

(8) Il est titulaire d'une carte syndicale de la CGT-FSM (Fédération Nationale des Industries chimiques, Parachimiques, Pétrole, Caoutchouc).

(9) La nuit du 25 août 1958, commençait en France la guerre que le FLN nomma le « second front ». Pendant plus d'un mois, des commissariats, des casernes, des centrales à gaz sont attaqués.

Dans la région marseillaise, les attentats frappent Mourepiane, Cap Pinède, Les Aygalades. D'autres attentats échouent à cause de la déficience des télécommandes des bombes. Parmi les attentats manqués figurent ceux qui visaient les rives de l'Etang de Berre, dont la raffinerie de Shell où est employé Mohand. Quand il racontait cet épisode, il avouait son dilemme : c'est la guerre et il ne pouvait se ranger que du côté des siens, les Algériens ; mais si Shell « sautait », c'était son gagne pain qui « sautait » aussi.

(10) Sahra, sa fille, qui a tenu en son temps « le secrétariat » de Mohand, se souvient : « Quand l'absence de logo ne permettait pas d'identifier un document, alors il utilisait des techniques faisant appel à sa mémoire : les couleurs, le type de police d'écriture, le format. « Je reconnais pas l'écriture », disait-il. Cette faculté à retrouver le bon papier dans la multitude de documents qu'il étalait régulièrement sur son lit était impressionnante. Combien de weekends il aura mobilisés ses filles pour rechercher tel ou tel papier. Cela devenait une véritable corvée car ce travail n'en finissait plus. Il ne supportait pas de ne pas retrouver le papier égaré. Mais il était difficile de lui arracher ce qu'il devait contenir exactement, lui-même disait « tu me lis ce qu'il y a dedans, et je te dis si c'est ça ». Il avait une grande confiance en lui dans ces instants-là, mêlée d'une immense frustration de ne pas posséder toutes les clés. C'était sans doute, aussi, le moment où il communiquait un peu avec nous. Il commentait, se rappelait certaines choses, évoquait un peu de son histoire »

(11) Qui porte, dans sa vie d'immigré en dehors de son village, les valeurs morales de la paysannerie : « sens du travail, honnêteté, entraide et solidarité ». Abdelmalek Sayad, *op.cit.*